





# **Premières ténèbres**

**Par  
Guillaume Vaumartin**



*À mes premiers lecteurs, c'est à dire vous qui lisez ces lignes, j'espère que vous aimerez ce recueil et que vous en redemanderez.*

Tu n'as pas d'yeux c'est tout. C'est pour tout le monde pareil. On est tellement persuadé d'en avoir qu'on ne songe pas à s'en servir.

- *Les Jeux de l'amour et de la mort*, Fred Vargas, éd. Le Masque, 1986, p. 123

Il est vrai que j'ai logé six balles dans la tête de mon meilleur ami, et pourtant j'espère montrer par le présent récit que je ne suis pas son meurtrier.

- Incipit de la nouvelle.
- *Par-delà le mur du sommeil*, H.P. Lovecraft (trad. Jacques Papy et Simone Lamblin), éd. Gallimard, coll. Folio SF, 2002, *Le Monstre sur le seuil*, p. 65

## Préface

Bien que publié une semaine après mon autre recueil *Amertume*, il s'agit bien du premier que j'ai écrit. Quelques petits soucis de correction ont fait que *Premières ténèbres* fut publié après. Chaque histoire vivait indépendamment les unes des autres, mais c'est mieux ainsi, non ?

Ce recueil comporte quatre longues nouvelles, dont l'une, *Nature primale*, vous glacera le sang dans les veines.

La seconde, *Oscar*, traite d'un problème de société qui, malheureusement, touche énormément de personnes, surtout les jeunes, le harcèlement.

N'oubliez pas de respirer, sans quoi vous finirez dans l'une de mes histoires.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. J'ai délibérément changé certains aspects de la vérité et certains lieux, n'oubliez pas qu'il s'agit d'une fiction. Si par mes changements, je blesse certaines personnes, veuillez m'en excuser. Gardez à l'esprit que je ne suis que votre humble serviteur.





## **Sommaire**

1	Nature primale.
71	La traque.
159	Oscar.
205	Chance, quand tu nous tiens.
249	Postface.

## Nature primale

### 1.

Ils se réveillèrent en forêt, en pleine nuit qui était douce en ce mois de juillet. Paul et Alexandra Dufour étaient partis de leur petite maison de Biville-sur-Mer en Normandie ce mardi 14 juillet pour aller dîner dans un restaurant dans le centre de Dieppe et ensuite assister au feu d'artifice qui serait tiré depuis un bateau sur la mer. Rien de ce qui avait suivi ne figurait dans leur programme.

La nuit était calme, mais une chose terrible rôdait alentour, Paul pouvait le sentir aussi bien qu'il sentait la douleur derrière sa tête. Il ne leur fallut que quelques secondes pour comprendre ce qui leur était arrivé. Ils avaient été kidnappés. Ils étaient enfermés dans des cages. Enfermés par quelqu'un de malveillant qui les avait frappés, kidnappés puis amenés ici. Enfermés comme de vulgaires animaux que l'on s'apprête à abattre. Ils se blottirent l'un contre l'autre et ne dirent aucun mot.

Le matin même, ils se réjouissaient de cette journée qui commençait bien. Ils avaient fait l'amour au réveil, le soleil brillait et les réchauffait à travers la vitre de leur fenêtre de chambre. Aucun nuage ne venait troubler le ciel bleu qui faisait penser à une toile, immobile, attendant la main de l'artiste. Et rien ni personne ne viendrait troubler leurs plans.

Il était cadre dans une entreprise qui fabriquait des fenêtres en PVC, il passait énormément d'heures au bureau et le reste du temps, il était sur la route à aller et venir chez les particuliers pour vendre ses produits. Le peu de temps de libre qu'il avait, il le consacrait à Alexandra, son épouse depuis deux ans maintenant. Il avait la trentaine passée de trois ans et gagnait

vraiment bien sa vie. Il aimait cette vie et par-dessus tout, il aimait Alexandra.

Sa famille vivait en Allemagne depuis une trentaine d'années. Ses parents avaient quitté la France peu de temps avant sa naissance, ils avaient choisi son prénom dans le train les menant à Berlin, ils voulaient un prénom français. Il les voyait très peu, et entretenait très peu de rapports avec eux. Et ce, malgré Internet, les appels illimités vers l'Europe via son portable et tout autre moyen de communication. Il n'avait pas le temps. Il avait décidé de revenir vivre en France après ses études et de se construire une vie.

Alexandra était nourrice à domicile, elle adorait les enfants, mais compte tenu de l'emploi du temps de Paul, ils n'avaient pas eu le temps d'en parler. Alors, elle se contentait, pour l'instant, de s'occuper des enfants des autres. Sa famille n'habitait pas à plus de cinq kilomètres d'eux et elle les voyait presque tous les jours, sa mère trouvant toujours une excuse pour venir chez eux, ce qui ne les dérangeait pas, surtout Paul qui n'y était que peu fréquemment.

La mère d'Alexandra rabâchait sans cesse les oreilles de sa fille qu'elle ferait mieux de trouver un homme qui s'occupe mieux d'elle, qui passe plus de temps à la maison et moins au travail. Mais d'un autre côté, elle aimait bien son gendre. Surtout qu'elle était à l'origine de leur première rencontre. Alexandra se contentait de répondre par un signe de tête à sa mère chaque fois qu'elle abordait le sujet. Elle savait à quoi s'attendre avant de se marier avec lui, il était comme ça avant et ne lui avait pas caché.

Ce jour de fête nationale était très important pour eux, il leur permettrait de passer une journée rien qu'à eux, sans personne pour les déranger, pas de coup fil du patron ou d'un client mécontent ou pressé d'avoir sa marchandise. Ce jour leur appartenait. Rien ne devait venir les déranger. Mais rien ne se passe jamais comme prévu.

## 2.

L'ululement d'une chouette brisa le silence qui s'était installé, comme pour leur rappeler qu'ils étaient encore en vie et qu'ils ne devaient pas l'oublier.

Paul examina la cage et estima sa taille à deux mètres sur deux environ, sur une hauteur d'un mètre cinquante, à peu près. Les barreaux faisaient dans les trois centimètres de diamètre et les portes étaient fermées par un énorme cadenas un peu rouillé. Le sol de la cage était fait d'une simple planche en bois de cinq centimètres d'épaisseur. Il constata que sa montre avait disparu, celle de sa femme également. Il ou ils avaient également pris les lacets de chaussure et la ceinture de Paul. Pourquoi donc avoir pris sa ceinture et ses lacets ? On leur avait retiré tous leurs bijoux et pris tout ce qu'ils avaient dans les poches, et bien sûr, leurs téléphones portables.

Alexandra avait les cheveux longs et elle les avait attachés avant de quitter leur maison avec des barrettes en forme de baguette chinoise, mais elle ne les avait plus. Ce « *on* » leur avait pris tout ce qu'ils avaient sur eux qui aurait pu leur servir à s'échapper ou à... se défendre ? Paul chassa cette idée au loin et examina une nouvelle fois les barreaux de la cage, y cherchant un quelconque espoir, une quelconque issue.

Il ne cessa ses recherches que lorsqu'il entendit sangloter sa femme derrière lui. Elle était assise dans un coin de la cage, la tête sur les genoux, en train de pleurer. Il vint s'asseoir à côté d'elle et la prit dans ses bras, lui murmurant à l'oreille que tout irait bien, que tout allait très bien se passer, qu'il ne leur arriverait rien. Mais il mentait bien sûr. Il se doutait bien que si la ou les personnes s'étaient donné du mal pour les kidnapper, les amener en pleine forêt et les enfermer dans ces cages, ce n'était certainement pas pour leur remettre une médaille, leur faire du

bien ou pour les laisser partir tranquillement. Les inviter à un repas entre amis non plus. Non, cette personne ou ces personnes allaient leur faire du mal, il en était persuadé. Il savait bien ce qui arrivait aux personnes enlevées. Et si Alexandra pleurait, ce n'était pas dû au fait qu'elle se trouvait enfermée Dieu ne sait où, sans montre, sans manteau par cette douce nuit d'été, non, mais parce qu'elle savait ce qui allait leur arriver, ce qu'il ou ils allaient leur faire. Du mal ! Beaucoup de mal !

### 3.

Ils partirent de chez eux à 19 h 30, le rendez-vous était pris pour 20 h 15 au restaurant « *Le Panorama* ». Ils avaient largement le temps de trouver une place sur le parking, qui serait certainement presque plein, et de faire un petit tour de plage avant d'aller au restaurant.

Paul s'était mis à l'aise, lui qui d'ordinaire portait costume et cravate, avait enfilé un simple jean, tee-shirt, et baskets, sans oublier une veste, car d'ici minuit la température se serait adoucie et la nuit serait fraîche, douce, mais fraîche tout de même, surtout au bord de la mer.

Alexandra avait enfilé une jupe qui lui arrivait mi-cuisses, un petit haut légèrement moulant, juste ce qu'il fallait pour faire loucher Paul toute la soirée, une paire de talons aiguilles qui la grandissait de cinq bons centimètres et qui lui permettait d'embrasser Paul sans lever la tête. Elle avait pris un gilet pour la fin de soirée, sans se douter que la fin de soirée à laquelle elle aurait droit n'aurait rien à voir avec le feu d'artifice espéré.

Paul aimait les belles voitures, il en possédait une d'ailleurs qui attirait beaucoup les regards, une Porsche Cayenne Turbo flambant neuve, de couleur noire. Il était quelqu'un de simple et n'aimait pas se faire remarquer, mais il aimait les belles voitures. Le groupe, composé de trois jeunes hommes, qui jouait

sur la pelouse du côté de la plage faisait partie de ceux qui aiment aussi les belles voitures, sans en posséder une pour autant. Paul ne leur prêta aucune attention quand il se gara en face d'eux, à une dizaine de mètres. Ils jouaient au football quand Paul et sa femme arrivèrent, mais ils s'arrêtèrent sur-le-champ en apercevant la voiture. Paul ne remarqua pas les regards envieux et sombres que leur jetaient ces jeunes gens. Quand ils descendirent de voiture, un des jeunes s'avança vers eux, mais fut retenu par un autre, le tenant par le bras et lui faisant non de la tête. Il obéit. Comme dans toutes meutes, il y a les dominés et le dominant. Il obéit sans discuter et revint à ses occupations. Celui qui l'avait retenu par le bras resta longuement à observer le couple s'éloigner de la voiture, les yeux plissés, sombres, un sourire carnassier sur le visage. Il les avait choisis pour cible.

#### 4.

Paul était revenu aux côtés de sa femme et la tenait dans ses bras, elle s'était un peu calmée, mais il savait qu'il ne lui en faudrait pas beaucoup pour craquer à nouveau, elle était de nature fragile. Lui était plus dur, c'était un homme, certains hommes sont plus fragiles que d'autres, mais lui ne l'était pas. C'était du moins ce qu'il pensait. Il gardait son calme malgré ce qui leur arrivait. À quoi bon le perdre de toute manière ? Pour l'instant, tout allait bien. Pour l'instant.

L'ululement se tut. Quelque chose avait fait peur à la chouette, quelque chose ou quelqu'un qui approchait lentement vers eux. Sous le poids de cette chose, les branches mortes cassèrent et firent sursauter Alexandra. Paul la serra un peu plus fort, la consolant comme un enfant qui s'est fait mal, la berçant presque en un léger mouvement qu'il lui parut ridicule. Ridicule, mais nécessaire.

Paul scrutait la nuit à la recherche de cette chose qui

approchait, mais la Lune, pourtant haute dans le ciel, était cachée par un nuage récalcitrant qui refusait de s'en aller faute de vent. La chose s'approchait de plus en plus. Paul pouvait entendre sa respiration rauque et lente. Il estimait à cinq mètres la distance qui les séparait à présent quand le bruit cessa. Paul tendit l'oreille, mais il n'entendit plus rien. Il essaya de se concentrer un peu plus pour entendre le moindre bruit qui viendrait d'au-delà des barreaux de la cage quand la chouette prit son envol, brisant la branche sur laquelle elle était posée. Le bruit perça les ténèbres et le cœur d'Alexandra faillit éclater. Paul la sentait frissonner de tout son corps, elle était très peu vêtue, lui de même, mais en plus de cela, sa peur grandissait chaque seconde, elle tremblait plus de peur que de froid.

## 5.

La mer était calme, le vent soufflait très peu, juste assez pour les rafraîchir et pour amuser les enfants avec leurs cerfs-volants. Les gens allaient et venaient, de long en large, se promenant main dans la main, se promenant avec leurs enfants ou bien leur chien, faisant du roller ou du vélo, du skate. Des dizaines de nageurs profitaient de ce beau temps et de cette mer calme. En Normandie, il ne faut jamais cracher sur les jours ensoleillés, ils ne sont pas nombreux. Au loin, les bateaux, pas plus gros que des goélands, semblaient immobiles et le temps suspendu.

Beaucoup d'enfants faisaient la queue aux divers vendeurs de sandwichs en tous genres, de boissons, de gaufres, de crêpes, mais surtout de glaces. Glaces à la menthe, à la vanille, à la fraise, au citron. De nos jours, on peut même trouver des glaces au Nutella, à la bière, au cookie, toutes sortes de parfums inimaginables.

Paul se serait bien laissé tenter par une glace, il mourait de

faim, mais Alexandra réussit à le raisonner. Il leur restait à peine dix minutes avant de prendre leur table. Elle rit devant ses yeux ronds, ahuris, quand elle lui dit non, lui disant qu'il était aussi incorrigible que ces enfants.

Au loin, sur la pelouse qui bordait la plage, entre la piste piétonne et la route, celui qui dominait le groupe les observait toujours. Entre-temps, il avait pris soin de dégonfler les pneus de la Porsche Cayenne, s'assurant ainsi qu'ils ne pourraient fuir le moment venu, juste au cas où cela ne se passerait pas comme il l'avait prévu. Les trois jeunes se ressemblaient beaucoup, surtout la coupe de cheveux comme les militaires, les habits débraillés et le même teint blafard. Pour cette journée, ils avaient opté pour un short et un débardeur sales et troués, accompagnés de baskets miteuses. Leurs bras et leurs jambes nus étaient aussi blancs qu'un cachet d'aspirine. Les deux autres se faisaient des passes avec le ballon et se racontaient des blagues idiotes tandis que celui qui était visiblement le chef tournait et retournait dans sa tête la manière à employer avec ces deux personnes, ses deux nouveaux meilleurs amis.

## 6.

Paul crut entendre un gloussement, ou un gémissement, il n'en était pas très sûr. À force de tendre l'oreille pour écouter la nuit parler, il lui semblait que même le silence était bruyant. Les arbres se parlaient entre eux, frémissant, les animaux couraient se terrer, pris de peur face à ce prédateur, la légère brise soufflait comme une plainte lointaine d'un quelconque animal à l'agonie. La nuit était loin d'être silencieuse en fin de compte. Il tenait toujours sa femme qui avait arrêté de trembler, mais elle semblait ailleurs, absente, il ne la distinguait pas vraiment, mais il pouvait voir ses yeux, ils étaient vides d'expression. Un Paul amoureux dirait qu'il pourrait se noyer dans ses yeux, en temps normal,



mais ce soir-là, il ne s'y serait pas aventuré de peur de s'y perdre et de ne jamais en revenir.

Il soupirait quand il entendit très distinctement un léger rire, un peu plus sur sa gauche, à quelques mètres. Il entendit un second rire, différent du premier. Il y avait donc deux personnes, deux hommes d'après le ton grave de ces rires. Il les appela et les pria de les laisser sortir, de les laisser partir. Mais aucune voix ne répondit. Il lâcha les épaules de sa femme pour s'accrocher aux barreaux de la cage et supplia encore. Mais il gâcha sa salive, les deux hommes ne répondirent pas. Il retourna vers sa femme et la serra contre lui. Elle tremblait de plus belle et pleurait de nouveau.

## 7.

Il avait bien choisi le restaurant, intérieur style 19<sup>e</sup> siècle, des œuvres de grands peintres accrochées à tous les murs, des copies, bien entendu, tels que Van Gogh, Picasso, Rembrandt, Monet... Il avait réservé une table à l'étage, avec vue sur la mer, il s'était dit que la vue serait magnifique. L'escalier qui les y mena était en chêne, il avait l'air tellement vieux qu'Alexandra hésita avant d'y poser un pied. Les lustres étaient immenses, de grands cristaux en pendaient comme des lances prêtes à les éventrer. Les serveurs ressemblaient à des pingouins dans leurs costumes trois-pièces, mais le couple n'avait jamais vu de serveurs aussi aimables, polis et attentionnés envers leurs clients. Ils avaient un côté très British, de vrais gentlemen.

Le patron du restaurant vint lui-même leur apporter la carte, insistant sur le fait qu'ils ne devaient surtout pas hésiter à demander tout ce qu'ils désiraient, que l'ensemble du personnel était à leur service. *Et au service de leur portefeuille*, pensa Paul.

Le serveur qui s'occupait d'eux ressemblait étrangement à Rowan Atkinson, cet acteur anglo-saxon loufoque qui incarne à

l'écran le personnage de Mister Bean, un homme un peu simple d'esprit qui ne fait que des catastrophes. Mis à part son visage un peu étiré, ses cheveux nettement coupés et son air si sérieux, c'était lui en tout point. Le couple faillit éclater de rire, mais réussit à se contrôler, cela aurait été très gênant. Pour eux comme pour lui.

Alexandra prit un kir cassis en apéritif et Paul un bourbon, avec quelques amuse-bouches. Ils trinquèrent à ce 14 juillet, à leur amour et à leur futur qu'ils espéraient aussi magnifique que cette journée.

## 8.

Il se réveilla pour la deuxième fois dans cette forêt, Paul ouvrit doucement les yeux et dut les plisser tant la lumière du jour était intense. Il avait dormi, il n'en revenait pas. Comment avait-il pu s'endormir ?

Quand ses yeux furent habitués à la lumière, il découvrit avec horreur que la cage dans laquelle ils étaient enfermés n'était pas la seule à contenir des gens. Il y en avait une autre à leur droite dans laquelle un homme gisait. Était-il mort ? Il le semblait. Ou bien était-il endormi ?

Paul regarda sa femme. Elle avait les yeux ouverts, mais toujours hagards. Avait-elle dormi aussi ? Il n'en était pas sûr, elle n'avait peut-être pas fermé l'œil de la nuit. Il lui demanda si elle se sentait bien. Question stupide dans un moment pareil, mais c'était malheureusement la seule qui lui vint à l'esprit sur le coup. Il se redressa, ses genoux lui faisaient mal, il dut rester courbé, car la cage n'était pas suffisamment haute pour qu'il puisse se mettre debout. Il se rapprocha des barreaux de la cage donnant sur celle de son voisin. Il aurait pu lui dire : « *Eh, salut voisin. Comment va aujourd'hui ? Belle journée, n'est-ce pas ?* » Mais la journée était loin d'être belle, bien au contraire.

— Eh ! Vous m'entendez ? Vous m'entendez ?

Le corps qui gisait dans la cage ne réagit qu'au septième appel. Il semblait vidé de ses forces, ses cheveux étaient poisseux, le visage noir de crasse sur lequel on pouvait voir les traces de larmes séchées qui lui creusaient les joues. Il avait les pieds nus, la chemise en lambeaux, ses mains elles aussi étaient recouvertes de terre et du sang séché recouvrait l'ensemble de son pantalon. Il s'agissait bien d'un homme, d'une vingtaine d'années environ, il déglutit avant de répondre quelque chose trop bas pour être compréhensible.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

Paul ne comprenait pas, mais dans tout le charabia que débitait son voisin, il crut comprendre le mot « *tuer* ».

Il se retourna pour regarder sa femme et comprit à ses yeux écarquillés que malheureusement, il avait bien entendu ce mot, ce terrible mot, « *tuer* ».

## 9.

L'entrée que choisit Alexandra était composée d'une salade de crudités accompagnée de morceaux de fromage de chèvre chaud sur des biscottes. Alexandra avait ri en commandant cette entrée, disant à Paul que cela ne servait à rien d'aller dans un grand restaurant si c'était pour manger ce qu'ils auraient pu manger dans n'importe quel boui-boui du coin, mais qu'elle aimait trop le fromage de chèvre chaud pour ne pas en manger alors qu'il y en avait au menu. Paul s'était laissé tenter par une tranche de saumon fumé aux poires à la russe, accompagnée d'un verre de vin blanc, un blanc d'Alsace.

Dehors, la plage ne désemplissait pas, bien au contraire, nombre de gens venaient manger sur la pelouse ou sur les galets en attendant la nuit et le feu d'artifice. D'ici une heure ou deux, il serait très difficile de s'y faire une place. Paul et Alexandra

avaient décidé finalement de le regarder du restaurant, la vue était imprenable, ils n'en manqueraient pas une miette. Il regarda un instant les trois jeunes hommes jouer au football sur la pelouse, non loin de sa voiture. Il eut un moment de frayeur quand il vit le ballon monter haut dans les airs et retomber à quelques centimètres de sa voiture. Les trois jeunes se tordaient de rire. Il ne se douta pas un instant que ces garçons étaient des monstres.

Mister Bean arriva avec son air sérieux et leur demanda s'ils avaient choisi leur plat ou s'ils désiraient autre chose comme entrée, un autre verre de vin blanc peut-être ? Verre que Paul refusa aimablement et lui dit qu'ils désiraient juste un peu de temps pour digérer l'entrée avant de passer à la suite. Sur cette réponse, le serveur fit une courbette à la limite du ridicule avant de s'éclipser. Cette fois, ils ne purent se retenir et éclatèrent de rire. Le serveur n'en fut nullement froissé.

## 10.

Paul ressentit de la peur pour la première fois depuis qu'il s'était réveillé dans cette cage. « *Ils vont nous tuer* », voilà ce qu'avait dit le jeune homme de la cage d'à côté, il en était sûr à présent. Il avait entendu ces mots provenant d'un murmure de cet homme et ils résonnaient à présent dans ses oreilles comme la détonation d'une arme à feu. « *Ils vont nous tuer* ». Mais qui ? Et pourquoi ? Paul ne comprenait pas.

Quelques minutes s'écoulèrent, l'homme n'avait plus ouvert la bouche et sanglotait. Paul regarda sa femme qui pleurait sans faire de bruit, prête à laisser exploser ses cris de terreur, puis il regarda le jeune homme. Il s'approcha à nouveau des barreaux et tenta un second essai.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? Combien sont-ils ? Que nous veulent-ils ? Et...

Il ne put finir sa question, conscient que s'il la posait il

remuerait peut-être le couteau dans la plaie. Une plaie profonde et douloureuse. Le jeune homme n'était peut-être pas seul à son arrivée, mais il l'était à présent.

Paul se retourna et s'assit contre les barreaux en soupirant et se frappa l'arrière du crâne dessus, de plus en plus fort, jusqu'à avoir très mal.

— Vous ne devriez pas faire cela, Monsieur, dit alors le jeune homme. Ils n'aiment pas ça. Que l'on se fasse du mal.

— Ah oui ? Et pourquoi cela ? Ils ont certainement l'intention de nous en faire alors pourquoi ne pas leur mâcher le travail ?

Il venait de dire une belle connerie, mais il était trop tard. Sa femme éclata en sanglots. Il rampa à genoux jusqu'à elle pour la serrer dans ses bras et lui demander pardon d'avoir été si idiot, mais le jeune homme reprit la parole et le coupa dans son élan.

— Parce que cela fait partie du jeu.

— Du jeu ? Quel jeu ? lui demanda Paul.

— Le leur. Ils kidnappent des gens comme nous, des couples, je veux dire, et ils les font souffrir de différentes manières, jusqu'à ce que l'un d'eux...

Il ne put finir sa phrase et des larmes se remirent à couler le long de ses joues crasseuses.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

Le jeune homme reprit son souffle et inspira profondément avant de continuer, la voix chevrotante.

— Mais pour s'amuser, tout simplement.

Paul frissonna sur l'ensemble du corps et aussi étrange que cela lui parut, il crut voir un sourire sur le visage du jeune homme quand il dit « *mais pour s'amuser, tout simplement* ». Le cœur de Paul s'emballa et soudain, il prit peur, vraiment peur. Le genre de peur qui vous fait trembler en vous demandant ce qui va vous arriver sur la tronche. *Il faut vraiment être malade pour faire ça*, se dit Paul en prenant soin de ne pas le mentionner à

voix haute.

— Que font-ils ensuite ?

— Ensuite ? Avec celui qui reste, vous voulez dire ?

Paul acquiesça de la tête.

— Ils le tuent, sans ménagement, sans fioritures. Le jeu n'est amusant pour eux que si l'un des deux souffre et que l'autre regarde ou entend la souffrance de l'autre. Ils n'y trouvent aucun plaisir si l'un des deux est mort et le deuxième devient par conséquent inutile.

— Et comment...

— Comment je sais cela ? le coupa le jeune homme. Parce que je les ai vus faire avec d'autres couples et maintenant que ma...

Il essuya ses larmes d'un revers de main.

— Maintenant que je suis seul, je suis le prochain. Ils me tueront bientôt, très bientôt. Le jeu est terminé en ce qui me concerne et vous savez quoi ? Le plus marrant dans cette histoire de cinglé, c'est que je suis content que cela se termine pour moi.

Paul ne répondit pas à cette remarque, qu'aurait-il pu répondre ? Et Paul vit une seconde fois ce sourire qui était presque carnassier sur le visage du jeune homme.

— Vous allez vouloir mourir, vous ou votre femme, lui dit-il les yeux exorbités. Au début, vous lutterez de toutes vos forces, vous résisterez, la vie vous sera plus précieuse que n'importe quoi d'autre sur Terre, vous allez vous y accrocher comme un morpion, souhaitant qu'ils vous laissent partir, priant qu'ils vous laissent partir. Mais ils n'en feront rien, ils ricaneront de vous voir les supplier, ils en seront plus excités, plus inventifs dans leurs petits jeux. Et en fin de compte, vous en arriverez à les supplier de vous tuer.

Le jeune homme resta silencieux une vingtaine de secondes, scrutant le visage de Paul et celui de sa femme.

— Mais cela non plus, ils n'en feront rien, reprit-il, ils ne

vous tueront pas. Du moins, pas si vous le leur demandez, ils attendront que l'un de vous meure à l'un de leurs petits jeux morbides. Ce sont des animaux, des cinglés.

Sa voix s'élevait de plus en plus à mesure qu'il parlait, il criait presque, de la bave lui coulant sur le menton.

— Ce sont des...

Il s'arrêta brusquement, essoufflé, les yeux exorbités. Paul put voir, malgré l'épaisse couche de terre sur son visage, qu'il était aussi pâle qu'un cadavre. Aussi pâle que le cadavre qu'il serait prochainement. Le jeune homme ne bougeait plus, ses yeux s'étaient fixés sur quelque chose qui se tenait devant lui, mais que Paul ne pouvait voir, car ce quelque chose se trouvait dans un autre monde.

Durant leur court échange, ils n'avaient pas remarqué les deux spectateurs qui les observaient. Ils n'étaient plus seuls. Ils n'avaient pas entendu approcher les deux hommes qui se tenaient sur leur gauche, à six mètres à peine des cages.

## 11.

Ils avaient traîné à table, laissant le temps passé paisiblement, appréciant ce temps à eux, ce moment de plaisir et d'apaisement. Ils avaient pris en plat de résistance, un homard à l'Armoricaine pour Paul, des noix de Saint-Jacques au curry accompagnées de riz pour Alexandra, le tout arrosé de vin blanc.

Il était 22 h 35 à la montre de Paul, la nuit commençait à tomber, la pelouse était noire de monde et l'on ne voyait presque plus un seul galet sur la plage, on se serait cru à un concert des Rolling Stones. Paul prit une gorgée de vin et regardait sa femme avec des yeux d'homme comblé. Il avait envie d'elle, elle était très belle ce soir-là et le vin bu faisait grimper sa libido. Elle avait les yeux pétillants de bonheur, d'enivrement aussi, vu ses joues empourprées. Paul lui fit du pied sous la table et elle se mit à rire, d'un rire d'enfant. Elle s'arrêta de rire quand le téléphone portable de Paul se mit à sonner. Il le sortit de sa poche de pantalon et regarda le nom inscrit, André Forge, l'un de ses clients. Il soupira et leva les yeux furtivement sur Alexandra, juste assez pour voir qu'elle le fusillait du regard. Il ne répondit pas et rangea le téléphone. Il lui prit la main et lui sourit. Elle était rayonnante et ce soir, il se devait d'être à elle, entièrement à elle.

Il était revenu en France après ses études, le pays d'origine de ses parents, pour s'y installer et y travailler. Il avait répondu à une offre d'emploi sur Internet pour la société dans laquelle il travaillait toujours, pour un poste de commercial. Pour vendre des fenêtres. Peu lui importait, il voulait venir en France, alors vendre des fenêtres ou des petits pains... Ses parents ne l'en empêchèrent pas, il était grand et devait faire sa vie. Trois jours plus tard, il passait un entretien, avec succès, avec son futur patron. Seule difficulté, trouver un logement, très rapidement. Il logea à l'hôtel durant une quinzaine de jours, vivant sur ces maigres économies et sur l'argent que ses parents lui avaient



envoyé, lui disant qu'il pourrait toujours les rembourser quand il en aurait le temps. Il ne restait plus qu'à se naturaliser Français. Ce qui ne posa aucune difficulté étant donné que ses parents l'étaient et qu'il avait un travail.

Il grimpa les échelons très vite, il était extrêmement doué pour la vente et il aurait pu vendre de la glace à un Esquimau.

Il rencontra Alexandra par un pur hasard, il avait reçu un appel d'une cliente qui voulait faire un devis pour changer ses fenêtres. Quand il arriva sur place, la dame lui ouvrit gentiment la porte et le fit entrer pour faire son travail. En arrivant dans le salon, il la vit et en tomba tout de suite amoureux. Elle était assise dans un fauteuil à bascule, les jambes croisées, un livre à la main et des lunettes sur le nez ; elle portait des lentilles de contact à présent ; elle ne lui prêta aucune intention et lui dit à peine bonjour. Elle était magnifique, ses cheveux étaient attachés par un élastique et laissaient découvrir sa nuque, son visage était celui d'une déesse, ce fut sa première pensée. Oui, il était amoureux.

Il fit le tour de la maison avec sa cliente, la mère d'Alexandra, pour faire le compte des fenêtres et les mesurer, mais il dut s'y reprendre à plusieurs reprises, obsédé par ce visage, il voyait les chiffres sur son appareil de mesure, mais ne les retenait pas. Après plusieurs tentatives, il dut admettre à sa cliente qu'il n'était pas dans son état normal. Ce à quoi elle lui répondit qu'elle le comprenait très bien, que sa fille était magnifique et que les hommes avaient souvent cet air-là après l'avoir vue. *Et quel air avaient-ils ?* lui demanda Paul. Elle ricana et lui répondit tout en lui prenant tendrement le bras : « *Un air d'ahuri et totalement désorienté. Exactement comme vous en ce moment* ». Démasqué ! À croire que ces choses n'échappent jamais aux mères. Il continua ses mesures, sans faire d'erreurs cette fois-ci.

Au cours de ses trois autres visites chez sa nouvelle cliente qui avait accepté et signé le devis, il vit Alexandra sans jamais lui

adresser la parole, à part le très poli et respectueux bonjour. Quand finalement il fut temps de partir, de leur dire au revoir et de leur expliquer que maintenant les techniciens prendraient rendez-vous pour changer les fenêtres et qu'elles ne le reverraient plus, sa cliente lui murmura qu'il était temps pour lui d'aller parler à Alexandra. D'abord surpris par sa cliente, il fut envahi par le désir de se retrouver face à cette femme qui l'ignorait. Il voulut lui dire combien il la trouvait magnifique et si belle et si... Et si quoi ? Il ne la connaissait pas, à part l'avoir vue quatre fois et lui avoir dit bonjour, leur relation s'arrêtait là. Et elle en resterait là s'il ne se décidait pas. Il prit son courage à deux mains, non, à trois ou quatre mains, il lui fallait au moins ça. Il se leva d'un trait et décida de franchir le cap et de lui demander si elle accepterait de sortir prendre un verre, un café, manger un morceau, de faire le genre de choses que font les jeunes pour se découvrir des affinités, et plus. Mais arrivé dans la cuisine, à un mètre d'elle, son âme de guerrier, de combattant, son cœur de vainqueur lâcha et ses joues virèrent au rouge. Quand elle se tourna vers lui, il se crut dans un film américain, où le visage de la belle se dévoile au ralenti, laissant ses cheveux virevolter, son sourire magnifique à briser le cœur de tous les hommes qui l'apercevrait, ses yeux en amande... Il sut à ce moment-là que c'était la femme de sa vie.

Elle avait déjà cette étincelle dans les yeux à l'époque. Plus jamais, elle ne l'aurait. Dans quelques heures, elle s'éteindrait à tout jamais.

## 12.

Leurs kidnappeurs se tenaient devant eux, sans sourciller, les écoutant attentivement. Depuis combien de temps ? Depuis que le voisin s'était mis à parler ? Depuis trente secondes, dix ? Peu importe, cela ne changerait rien. Les chasseurs venaient